
« Si l'on construisait à nouveau des barricades » : l'image de la Révolution française dans les écrits de Georg Heym

«Würden einmal Barrikaden wieder gebaut» : Das Bild der französischen
Revolution in Georg Heyms Schriften.

Maurice Godé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2529>

DOI : [10.4000/germanica.2529](https://doi.org/10.4000/germanica.2529)

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1989

Pagination : 87-101

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Maurice Godé, « « Si l'on construisait à nouveau des barricades » : l'image de la Révolution française dans les écrits de Georg Heym », *Germanica* [En ligne], 6 | 1989, mis en ligne le 02 décembre 2014, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2529> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2529>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

« Si l'on construisait à nouveau des barricades » : l'image de la Révolution française dans les écrits de Georg Heym

«Würden einmal Barrikaden wieder gebaut» : Das Bild der französischen Revolution in Georg Heyms Schriften.

Maurice Godé

- 1 La progression constante du mouvement ouvrier dans la plupart des pays d'Europe, la commémoration en France du centième anniversaire de la « Grande Révolution », les bouleversements sociaux auxquels l'on pouvait s'attendre en Russie, ces faits parmi d'autres expliquent qu'au tournant du siècle l'idée de Révolution était à l'ordre du jour en Allemagne – sous des formes spécifiques, il est vrai : l'aspiration à un bouleversement social, omniprésente dans la littérature de l'époque, y prend en effet, sous l'influence notamment des écrits de Nietzsche, une coloration nettement vitaliste¹. Comparable en cela à la guerre, dont certains n'hésitent pas à louer les prétendues vertus éducatives, la Révolution est célébrée comme un événement majeur dont on espère qu'il permettra de surmonter l'inertie générale et de donner une intensité plus grande à l'existence. A cet égard, une épopée comme celle de Marie Delle Grazie sur Robespierre (1894) a valeur paradigmatique : elle donne de la Révolution l'image d'une sublime bacchanale grâce à laquelle « l'âme s'envole dans une extase »². À cette conception vitaliste s'ajoute au début du vingtième siècle un pathos de la révolution qui s'observe non seulement dans des ouvrages de fiction mais aussi dans des ouvrages théoriques qui vont à contre-courant de l'analyse marxiste. C'est le cas, par exemple, de l'étude de Gustav Landauer *La Révolution* parue en 1907, dans laquelle l'auteur présente le mouvement révolutionnaire non pas comme un combat destiné à imposer un nouvel ordre social, mais comme un acte de régénération mentale et psychique de l'humanité. Pour Landauer, la raison d'être de l'« utopie » révolutionnaire est d'interrompre, ne serait-ce que pour un court instant, le règne étouffant de la « topie », évitant ainsi au

genre humain de sombrer dans une léthargie mortelle³. De manière générale, cette conception de la révolution induisant par la seule force de l'émotion l'avènement plus ou moins durable d'une communauté fraternelle est caractéristique de l'expressionnisme allemand et se retrouve notamment chez ceux des auteurs qui ont collaboré à la revue *Die Weißen Blätter*⁴. René Schickele, son éditeur de 1915 à 1919, qualifie par exemple le 9 novembre 1918 de « 14 juillet allemand » que ses compatriotes auraient raté à cause de leur égoïsme⁵. L'impression de stagnation donnée à la jeune génération par la société wilhelminienne dans tous les domaines – politique, social, culturel – et l'improbabilité qu'y soit mis un terme par une action proprement *politique* peuvent expliquer cette conception de la révolution spécifique à l'intelligentsia allemande de l'époque. Se trouve valorisé par ce concept chatoyant ce qui est assimilable au mouvement (la réception enthousiaste du futurisme par les expressionnistes en témoigne), à l'émotion intense, à la jeunesse – ce dernier élément s'exprimant de manière privilégiée dans la thématique récurrente du conflit de générations. Loin de se contenter d'une révolution de la littérature, les auteurs d'avant-garde aspirent au fond à écrire une littérature de la révolution, que celle-ci prenne la forme d'une métaphorique guerrière comme dans le recueil de poèmes de Ernst Stadler *Der Aufbruch* (1914) ou celle d'un soulèvement de la jeune génération contre les adultes comme dans *Aufbruch der Jugend* de Ernst W. Lütz.

*

- 2 Dans le cas du poète Georg Heym (1887-1912) que nous voulons examiner de plus près comme exemple typique, la corrélation est évidente entre les données biographiques, telles que nous les révèlent ses *Tagebücher*, et la thématique de la révolution qui s'observe dans les drames et les poèmes écrits pour l'essentiel durant les deux dernières années de sa courte vie⁶. La lecture du *Journal* de l'auteur montre, en effet, comment son attitude de révolte à l'égard de la société se manifeste précocement sous la forme d'une opposition radicale à l'École. « Exilé », selon ses propres paroles, dans divers établissements de Berlin et de la lointaine province, il fait l'expérience d'un système hostile à toute manifestation d'individualité. Constamment, le lycéen malheureux songe à retourner contre lui-même l'agressivité de l'institution et joue avec l'idée du suicide. Le sentiment de dévalorisation fait naître en lui un besoin vital d'être reconnu, besoin qui s'exprime par l'obsession de la renommée et l'amorce d'une vocation littéraire. Par ailleurs, les relations avec ses proches sont incapables de compenser les carences de l'institution, la mère ne se souciant que de conformité à la norme sociale, le père, fonctionnaire austère et bien-pensant, voyant dans les aspirations littéraires du fils une menace pour la carrière de juriste à laquelle il le destine. Quoi d'étonnant si les études de Droit dans lesquelles il s'engage alors *nolens volens* lui donnent une impression d'ennui et d'inutilité ? Sous la pression du père, il va jusqu'à faire son stage de *Referendar* à Berlin puis, après un incident, à Wusterhausen au Tribunal d'Instance. Mais c'en est trop, il est temps de voir qu'il n'est pas fait pour une profession « bourgeoise ». Hermann Heym soutient même son projet d'entrer dans l'armée où Georg rêve d'accomplir des exploits héroïques. Parallèlement, le désir tenace de quitter un environnement jugé étouffant l'amène à envisager une carrière diplomatique ou bien, à l'exemple de Rimbaud, d'homme d'affaires dans quelque pays lointain. Il confie à une amie – Lily Friedemann – dans une lettre d'août 1910 : « Je veux avant tout sortir des frontières de l'Allemagne. J'ai beaucoup plus de dispositions pour

vivre au loin, dans les lointains horizons d'Asie que dans un quelconque endroit ici »⁷. Il attribue la mélancolie qui ne le quitte que pour de rares moments d'exaltation au « manque de grands événements », à une « existence sans substance » (inhaltsloses Dasein), à une soif d'action que le présent lui refuse, à lui comme à toute sa génération. Les remèdes, il les voit indifféremment dans une guerre, la traversée de l'Afrique ou une grande Révolution :

Mon Dieu – s'exclame-t-il dans son Journal à la date du 15 septembre 1911 – j'étouffe encore avec mon enthousiasme dont je ne sais que faire dans ce siècle médiocre. Car j'ai besoin d'intenses émotions extérieures pour être heureux. Dans mes rêves éveillés je me vois toujours comme un Danton ou un homme sur la barricade, j'ai de la peine à m'imaginer sans mon bonnet phrygien. À présent, j'espère au moins en une guerre. Mais même ça n'est pas grand chose. Mon Dieu, si j'étais né pendant la Révolution française, j'aurais au moins su où laisser ma vie dignement, à Hohenlinden ou à Jemappes⁸.

- 3 De fait, la Révolution française constitue pour le jeune rebelle tout à la fois un modèle d'existence et une source d'inspiration privilégiée. Son ami David Baumgardt rapporte par exemple la façon dont Georg se servait des emblèmes de 1789 pour provoquer les bourgeois de Berlin. Un jour que le jeune poète lui rendait visite à Charlottenburg, quartier particulièrement chic, il le vit soudain enjamber l'appui de fenêtre pour chanter à tue-tête la Marseillaise devant les passants ébahis⁹. Une autre fois, il le trouva chez lui portant pour tout vêtement une « écharpe rouge sang ». Quant au bonnet phrygien évoqué dans la lettre du 15 septembre 1911, les visiteurs se souviennent l'avoir vu souvent sur la tête de Heym. Sans sous-estimer l'originalité du provocateur, ces gestes de défi peuvent avoir été inspirés par le cercle de la revue *Die Aktion* succédant en février 1911 au *Demokrat*¹⁰. En effet, c'est grâce à Franz Pfemfert, le directeur de ces revues, que les premiers poèmes de Heym ont été connus par un public plus large que celui du «Neue Club»¹¹. Preuve de l'engagement de Pfemfert en faveur du poète, outre de nombreux poèmes publiés du vivant de l'auteur, un numéro spécial de *Die Aktion* est consacré en janvier 1913 à la mémoire de Georg Heym qui s'était noyé l'année précédente dans le Wannsee avec son ami Ernst Balcke. Or, dans l'imaginaire des auteurs gravitant autour de cette revue, la Révolution française avait une place privilégiée. Pour le premier janvier 1913, par exemple, Pfemfert et ses amis organisent un « Bal de la Révolution » auquel les sympathisants prennent part en costumes d'époque¹². Ceux qui s'aviseraient de paraître en costumes de bal sont plaisamment menacés qu'on « les coiffe de force du bonnet phrygien ». Autre exemple du prestige dont jouit dans ce cercle la Révolution française : un dessin de Richter-Berlin, paru dans un numéro de septembre 1915, représente une égérie de la Révolution brandissant un drapeau dans une pose qui n'est pas sans rappeler « La Marseillaise » de Rude. L'inscription «Die Aktion» figurant en arrière-plan fait de ce dessin ce que l'on appellerait aujourd'hui le logo de la revue. Dans un pays qui n'avait pas encore connu sa propre Révolution bourgeoise et qui, pour ce qui est de ses institutions politiques,

conservait des structures archaïques, l'exemple de 1789 avait un irrésistible parfum de subversion.



Richter-Berlin : *Widmungsblatt für Die Aktion* (1915, col. 437)

- 4 Il n'est pas possible dans le cadre de cet article d'analyser la totalité des écrits de Heym évoquant les soulèvements et les révoltes dans l'Histoire – notamment celui de Spartacus, traité par le poète dans une esquisse de 1908, ou l'épisode de la Révolution de 1848 connu sous la dénomination de « Heckerputsch » qui fournit au poète en 1909 la matière d'un drame historique resté à l'état d'ébauche¹³. Nous nous tiendrons pour l'essentiel dans ce qui suit aux écrits ayant pour thèmes la Révolution française et – accessoirement – la figure de Napoléon.
- 5 L'intérêt de Heym pour cette période agitée de l'Histoire de France se manifeste pour la première fois en 1908 sous la forme d'un fragment théâtral intitulé « La prise de la Bastille » (*Sturm auf die Bastille*). Mais ce n'est qu'en 1909 qu'il commence à recueillir des informations sur son déroulement et ses faits majeurs. La lecture de *La Mort de Danton* de Georg Büchner est sans aucun doute ce qui l'a le plus motivé. Si dans son *Journal* il avoue en septembre 1908 ne connaître Büchner que « peu », il fait de lui en janvier 1909 « un nouveau Dieu » qu'il place sur « l'autel à côté de Grabbe »¹⁴. De plus, maintes formulations laissent penser qu'il connaissait aussi de près le *Robespierre* déjà cité de Marie Delle Grazie. Pour ce qui est des ouvrages d'histoire proprement dits, Heym semble avoir puisé l'essentiel de ses informations dans un opuscule rédigé par un certain D^r Gurnemanz dans un esprit clérical insistant sur les « horreurs » de la Révolution¹⁵. Sa seconde source est une *Histoire de la Révolution* de François Auguste Mignet – traduit en allemand en 1895 – dont s'était déjà servi Büchner¹⁶. Tout en présentant sous un jour favorable certains acquis de 1789, l'ouvrage de Mignet restait pour l'essentiel critique à l'égard des développements ultérieurs. Tout compte fait, ce

choix restreint de textes était peu fait pour susciter l'enthousiasme du poète ; au contraire, la violence aveugle et inutile des événements, telle qu'elle se manifeste notamment dans la vision fataliste de Büchner, semblait exclure *a priori* toute tentative d'idéalisation. Et c'est pourquoi sans doute le poète expressionniste envisage tout d'abord de prendre pour thème d'un drame la « passion » de Louis XVI. Certes, l'ébauche de 1910 ne va pas jusqu'à glorifier le souverain déchu, mais l'attention portée aux phases successives de sa déchéance n'aurait pas permis sans incohérence de magnifier la Révolution. Ce qui intéresse alors l'auteur, c'est la destinée cruelle d'un individu promis à la gloire et périssant sous les humiliations. Face à ce tragique destin individuel, l'enthousiasme populaire qui s'exprime lors de la Déclaration des Droits de l'Homme (II, 734) pèse de peu de poids, de même que la générosité de Danton derrière lequel se profile l'inquiétant Robespierre en qui Heym voit « un petit-bourgeois arriviste » (II, 735). Mais même cet homme lâche et calculateur semble, dans la représentation qu'en donne Heym, être soumis à un déterminisme historique implacable : « Pourquoi me faites-vous cela », demande Robespierre à ses bourreaux, « Comment peut-on accuser un aveugle d'être aveugle ? »

- 6 L'on comprendra sans peine que dans cette phase de la création de Heym la soumission de ses personnages à la loi de nature s'oppose à une interprétation positive de la Révolution. Loin d'aider l'auteur à surmonter son pessimisme foncier, l'évocation de la Révolution ne fait alors que le conforter. Si les esquisses théâtrales de 1909 mettent en valeur l'arbitraire du destin, les quatre sonnets écrits en juin 1910 ne font que radicaliser cette vision pessimiste des choses. A la colère des masses évoquée dans « Bastille » s'oppose l'impuissance tragique de trois personnages saisis dans leurs derniers instants : Louis Capet, le souverain redevenu simple citoyen, Danton et Robespierre. Le sonnet qui a pour thème l'exécution du roi présente les mêmes caractéristiques que l'ébauche théâtrale déjà mentionnée (I, 87).

Les tambours retentissent en cercle près de l'échafaud
 Qui, tel un cercueil, est tendu de noir.
 Là-dessus se dresse le billot avec la fente ouverte
 Pour son corps. Le couperet brille aveuglant.

Des toits pleins de monde flottent des drapeaux rouges,
 Les crieurs annoncent le prix des places aux fenêtres.
 C'est en hiver. Mais le peuple a chaud,
 Il se presse vociférant. On le fait attendre.

On entend alors du bruit. Il augmente. Les cris fusent.
 Sur sa charrette arrive Capet, sale,
 Couvert de la boue qu'on lui a jetée, les cheveux en bataille.

Vite on le traîne là-haut. On l'étend.
 La tête repose sur le billot. Le couperet file.
 Le sang coule de son cou bien fixé dans le trou.

- 7 Ce poème présente l'exécution de Louis XVI comme un acte de violence gratuite dont l'instigateur reste mystérieux. Les nombreuses formes impersonnelles et le rôle purement passif du peuple tendent à accréditer l'idée d'un pouvoir anonyme et aveugle au moins aussi révoltant que celui de la monarchie absolue. Curieusement, Heym se démarque de Mignet en mettant en avant l'hostilité, voire la cruauté des badauds. Or, l'historien français soulignait au contraire la discrétion avec laquelle on avait tenté de mener le roi à l'échafaud – dans une voiture fermée – et la crainte des révolutionnaires

de voir le peuple de Paris prendre fait et cause pour leur roi. La plupart des témoins de l'événement ont observé le grand déploiement de forces (plus de 100 000 hommes en armes sur le trajet), le silence impressionnant qui régnait et le roulement de tambour par lequel les autorités couvrirent la voix du roi. Si le poète arrange ainsi l'Histoire, c'est que de cette manière est accentué à l'extrême le tragique de la scène. Le souci des Jacobins de supprimer le symbole monarchique et de rendre ainsi irréversible la République ne pouvait être évoqué car il aurait donné un sens à ce qui devait paraître un destin absurde.

- 8 Dans le sonnet consacré à la mort de Danton, l'auteur ne se contente plus de décrire la victime de l'extérieur mais la fait apostropher ses accusateurs dans une langue violente et passionnée : « Me tuer ? La folie règne-t-elle à la Convention ? Les moutons laissent faire » (I, 88). Ce que Danton ressent comme l'injustice la plus grande, c'est de périr à cause de Robespierre, « le pédant au cœur sec qui n'a rien accompli ». Contrairement au sonnet analysé précédemment, ce poème ne s'achève pas par la scène de l'exécution mais par une image dans laquelle la symbolique des couleurs rend sensible la résistance qu'oppose la force vitale de Danton à la mort : « Lentement, les larmes noircissent la soie rouge de son foulard. Les yeux se vident ». Dans ce sonnet, il ne s'en faut pas de beaucoup pour que la victime devienne un héros.
- 9 La scène d'exécution que présente le sonnet intitulé « Robespierre » (I, 90) ressemble quelque peu à celle du poème « Louis Capet ». Avec la différence importante qu'ici le condamné apparaît terrorisé par l'idée de mourir. Une nouvelle fois, on ignore tout de l'arrière-plan historique. Si, d'après les historiens, le peuple manifestait effectivement sa joie, c'était de voir un tyran sanguinaire abattu, plus que l'expression d'un sadisme, comme Heym semble le suggérer¹⁷. Mais l'essentiel pour l'auteur était bien de montrer le caractère implacable du destin auquel personne n'échappe. Même si pour Heym la Révolution peut être à l'occasion génératrice d'enthousiasme, il la voit encore en 1910 sous la forme de destins individuels broyés par elle. Dans ces conditions, ses potentialités positives ne pouvaient se développer et c'est l'image négative du monde qui s'exprimait encore par elle.

*

- 10 Comme Bernd W. Seiler le suppose, il est probable que les documents sur la Révolution française utilisés par l'auteur aient déterminé son interprétation pessimiste¹⁸. Car, sur la base d'autres sources, il voit à la même époque dans la Révolution de 1848 en Allemagne une explosion d'enthousiasme, notamment dans un sonnet inachevé sur les 187 victimes des combats de mars à Berlin¹⁹. Le mot de *Freiheit* répété cinq fois ne laisse aucun doute sur la motivation idéaliste des courageux insurgés. Le soulèvement populaire se trouve subitement doté d'une connotation positive : c'est le refus d'une « époque de décadence » et l'« aspiration à la grandeur ». Pourtant, cette évolution ne doit pas masquer le fait que l'accent est mis non sur l'enjeu de la révolution ni sur l'adversaire combattu, mais sur l'attitude héroïque des combattants des barricades²⁰. Le poème « Les morts de mars » idéalise encore davantage les victimes de 1848 en faisant de leur sacrifice un « soleil » qui inonde de ses rayons tout un peuple. Sans atteindre ce degré d'idéalisation, le sonnet de juin 1910 intitulé « Bastille » donne pour la première fois une interprétation positive de 1789. Pourtant la structure parataxique et le rythme heurté (de même que le contraste entre la thématique et la forme du sonnet)

s'opposent encore à l'expression d'un enthousiasme débordant. Ce sont essentiellement la peur et la rage qui animent les masses :

Les faux aiguës saillent comme une forêt.
La rue Saint Antoine est bleue et rouge
De monde. Des fronts jaillit
La flamme d'une colère blanche. Les points sont serrés.

Dans le gris du ciel se dresse la tour comme morte.
Des fenêtres étroites s'échappe un souffle de glace.
Sur le toit élevé où sonne le pas des gardes
La gueule d'airain des canons gris menace.

Alors un portail grince. Du mur noir de la tour
Sort le cortège des émissaires en costume noir.
Ils font signe sans dire mot ; ils ont été envoyés pour rien.

Dans un cri de rage Paris s'est éveillé.
Avec haches et gourdins la tour est prise d'assaut.
La mitraille s'abat sur le combat de rue.

- 11 Si – évolution décisive – l'acte du soulèvement est présenté ici comme un « réveil » de la masse après une longue léthargie, il faut attendre décembre 1910 et le sonnet intitulé « Le tiers-état » (I, 181) pour assister à une prise de position sans équivoque en faveur de la Révolution reconnue comme bénéfique pour l'humanité. Pour la valoriser, Georg Heym n'hésite pas à faire à présent de Louis XVI un roi faible et décadent, uniquement préoccupé de faire bonne chère, et compare le tiers-état à « un vent qui fait vaciller son cou et son trône ». Dans le poème « Sehnsucht nach Paris » écrit en février 1911, c'est le « grand Paris » de la Révolution que l'auteur oppose au présent (« Großes Paris, das altert und verwaist »). Le 21 janvier 1793 est maintenant qualifié de « grand jour ». Toute la métaphorique du soleil, du vin (« Wein der Freiheit ») et de la flamme est mise en œuvre pour glorifier les grands moments de la période révolutionnaire. Et si l'époque moderne est marquée par la décadence, le génie de Napoléon, continuateur de la Révolution, flottant au-dessus des Invalides dans l'or du soir, reste pour le poète un ultime recours (I, 229).
- 12 L'enthousiasme de Heym monte encore d'un degré dans un sonnet inachevé écrit en mars 1911 qui porte en exergue une citation tirée du livre de l'anarchiste Peter Kropotkine sur la Révolution française : « Vom Schanktisch her » (I, 251). À ses yeux, l'élan populaire aurait eu – tel « un aigle blanc » – la vertu d'affranchir le peuple de ses vices pour lui faire embrasser sans réserve la noble cause de la liberté. Comme son modèle, Heym voit dans 1789 une étape décisive vers un « monde heureux et libéré ». Ce pathos qui ajoute aux éléments vitalistes l'idée de progrès du genre humain marquait chez l'auteur le reflux d'une conception fataliste de la Révolution. Ceci se confirmait dans une nouvelle écrite également sous l'influence de Kropotkine : *Le 5 octobre*²¹.
- 13 Alors que ses sources antérieures présentaient comme une manifestation d'hystérie le cortège des femmes se rendant à Versailles pour réclamer au roi du pain, il trouve chez l'anarchiste russe une description de ce jour comme étant l'un des moments forts de la Révolution. Heym s'inspire de son récit lorsqu'il oppose la misère des masses à l'opulence de la Cour ou met en cause le pouvoir exorbitant de l'Église. Mais par ailleurs il s'en distingue sur un point essentiel : alors que Kropotkine salue la Révolution parce

qu'elle a réussi à donner du pain au peuple, son mérite est aux yeux de Heym d'avoir suscité un enthousiasme tel que le peuple en a oublié sa faim : « Leurs souffrances étaient anoblies, leurs tortures oubliées, l'homme en eux s'était éveillé » (II, 17). Pour l'auteur de la nouvelle, l'absence de projet politique et la réaction irrationnelle de la foule ne constituent en aucun cas une tare, bien au contraire. Lorsque Maillard – qui mène le cortège – tente de convaincre la foule de désigner un chef et de s'armer, ses suggestions sont écartées d'emblée : « Ils étaient sans armes, qu'importe, ils étaient sans commandants, quelle importance ? Où était à présent la faim, où étaient les souffrances ? » (II, 17). Or, à cet égard, Heym s'écarte des récits de Kropotkine et de Mignet dans lesquels la foule n'a pas attendu Maillard pour pénétrer dans l'Hôtel de Ville et trouver des armes. Dans la nouvelle, par contre, la victoire remportée ne l'est pas sur un adversaire politique mais sur « la nature humaine », sur les contingences matérielles. Maintenant qu'ils se sont élevés au-dessus de leurs besoins individuels, les émeutiers sont devenus « des frères » capables de grandes et nobles actions. À cet égard, il est significatif que la nouvelle décrive la faim du point de vue des individus, mais que l'évocation des grands affects qui s'emparent de la foule s'élève dans la sphère de l'émotion collective, loin de toute argumentation rationnelle. Le *pourquoi* de l'enthousiasme disparaît complètement au profit d'une énumération extatique des différents groupes présents et d'une métaphore du feu et de la lumière... alors que les historiens décrivent l'arrivée à Versailles sous des trombes d'eau²².

*

14 Pour conclure, il ressort des écrits de Georg Heym inspirés par la Révolution française qu'il trouvait dans ce matériau brut des éléments lui permettant d'objectiver une donnée majeure de sa personnalité, telle qu'elle se révèle notamment dans ses *Tagebücher* : l'oscillation entre une conception fataliste de l'existence d'une part, et des accès d'exaltation aussi brefs qu'intenses d'autre part. *Grosso modo*, on peut constater dans les écrits qui vont de 1909 à 1911 une évolution sensible quant au sens donné à la Révolution. Si le fatalisme, le sentiment d'impuissance et les images macabres sont omniprésents dans une première phase, une vision moins négative s'amorce à partir de juin 1910 avec le sonnet « Bastille » et débouche dans les derniers écrits sur la constitution d'un *mythe* de la révolution rédemptrice. Cette polyvalence de la Révolution – assimilée dans de nombreux textes de Heym à la guerre ou à tout autre événement impliquant les masses – ne va évidemment pas dans le sens d'une interprétation proprement *politique* des péripéties historiques. Pour s'en convaincre, il suffit de rapprocher la nouvelle *Le 5 octobre* des descriptions de foule dans le roman de Heinrich Mann *Der Untertan*. Alors que G. Heym voit dans la flambée de passion la raison d'être et le but ultime de la Révolution, Heinrich Mann ne manque pas, de manière aussi efficace que discrète, de lancer une réflexion sur le projet politique des manifestants et de mettre le lecteur en garde contre les illusions de l'unanimité. Ainsi, dans le récit qu'il fait des manifestations de février 1892 à Berlin, la ferveur populaire que suscite l'apparition soudaine de l'Empereur est démasquée comme un aveuglement fatal : « Rien n'avait changé en dehors du fait qu'il était là – et déjà ils se mettaient à marcher »²³.

15 Pourtant, il serait injuste d'occulter la dimension politique des écrits de Heym sous le prétexte que l'auteur reste relativement indifférent aux buts poursuivis et aux rapports de forces pour se concentrer sur le délicieux frisson que donne la Révolution. Car dans

la société wilhelminienne marquée par l'immobilisme social, l'exigence de mouvement et la dénonciation des scléroses et des situations acquises étaient un premier pas vers l'action révolutionnaire. Le démocrate pacifiste Franz Pfemfert ne s'y est pas trompé : il a encouragé le jeune Heym bien que certains de ses poèmes – « La guerre », par exemple – aient pu être interprétés dans le contexte de l'époque comme un éloge de la violence pour la violence. C'est précisément le mérite des chefs de file de l'expressionnisme d'avoir canalisé l'enthousiasme brouillon et aveugle de la jeune génération pour tenter de la soustraire à l'idéologie de droite et à la vague belliciste. Sans nier l'intérêt de la littérature qu'il avait lui-même pratiquée sans grand succès, le rédacteur de *Die Aktion* considérait les écrits de ses protégés comme un « matériau brut » qui ne prenait tout son sens que dans l'environnement politique de sa revue. En les associant à son entreprise, il tentait – à la manière de H. Mann dans son essai *Geist und Tat* (1909) – de lutter contre la résignation propre à beaucoup d'intellectuels allemands et de transformer en conscience politique leur sentiment de malaise et d'inutilité sociale.

- 16 Nul doute qu'il y ait au moins en partie réussi et qu'en dépit de leur polysémie – et peut-être précisément à cause d'elle – les écrits de Heym sur la Révolution aient recélé en leur temps un potentiel critique non négligeable. Maintenant qu'en cette fin de vingtième siècle les idéologies globalisantes ont révélé qu'elles peuvent enfanter des monstres avec les meilleures intentions, il n'est peut-être pas inconvenant de compter la *qualité* des émotions humaines inspirées par un événement majeur parmi les facteurs de l'Histoire dignes d'être pris en compte.

NOTES

1. – Cf. à ce sujet notamment Gunter Martens, *Vitalismus und Expressionismus, Ein Beitrag zur Genese und Deutung expressionistischer Stilstrukturen und Motive*, Berlin/Köln/Mainz, 1971.
 2. – Delle Grazie Marie Enole, *Robespierre. Ein modernes Epos*, 2 Bde. Leipzig, 1894.
 3. – Gustav Landauer, *Die Revolution*, Frankfurt/M. 1907 (Die Gesellschaft. Sammlung sozialpsychologischer Monographien, Hrsg. von Martin Buber, Bd. 13).
 4. – Cf. à ce sujet notre thèse de Doctorat d'Etat *Les théories utopiques dans les revues expressionnistes allemandes*, particulièrement la troisième partie sur la revue *Die Weißen Blätter* (« L'utopie de la communauté »), Aix-en-Provence, 1986.
 5. – René Schickele, « Revolution, Bolschewismus und das Ideal », in *Die Weißen Blätter*, décembre 1918, p. 97-130.
 6. – Georg Heym, *Dichtungen und Schriften*, Gesamtausgabe, Hrsg. von Karl Ludwig Schneider, Lyrik (Bd. 1). Prosa und Dramen (Bd. 2). Tagebücher, Träume, Briefe (Bd. 3). Lesarten und Kommentare (Bd. 4 u 5). Dokumente zu seinem Leben und Werk (Bd. 6). München 1960 ss. Les chiffres romains et arabes qui figurent dans notre article entre parenthèses se réfèrent à cette édition.
- Un choix de textes (Poèmes et Journal) de G. Heym a été traduit en français par Jean-François Eynard sous le titre *La ville de souffrance*, Paris, Arfuyen, 1987 (47 pages).
7. – *Dichtungen und Schriften* (III, 141).

8. – *Ibid.*, p. 164 : «Mein Gott – ich erstickte mit meinem brachliegenden Enthousiasmus in dieser banalen Zeit. Denn ich bedarf gewaltiger äußerer Emotionen, um glücklich zu sein. Ich sehe mich in meinen wachen Phantasieen immer als einen Danton, oder einen Mann auf der Barrikade, ohne meine Jakobinermütze kann ich mich eigentlich garnicht denken. Ich hoffe jetzt wenigstens auf einen Krieg. Auch das ist nichts. Mein Gott, wäre ich in der französischen Revolution geboren, ich hätte wenigstens gewußt, wo ich mit Anstand hätte mein Leben lassen können, bei Hohenlinden oder Jemappes».
9. – *Ibid.*, vol. 6 (Dokumente zu seinem Leben und Werk), p. 11.
10. – Sur la revue *Die Aktion*, cf. le second volume de notre thèse de Doctorat, *op. cit.*, p. 340-513.
11. – Sur le «Neue Club» cf. notamment Karl Ludwig Schneider, *Zerbrochene Formen. Wort und Bild im Expressionismus*, Hoffmann und Campe, 1967, p. 35-59.
12. – «Man erscheine im Kostüm der Revolutionen von 1789-1989. Wer reaktionär genug ist, in Balltoilette zu kommen, wird vom Direktorium zu einer Konventionalstrafe von M. 1. – für eine zwangsweise aufzusetzende Jakobinermütze verurteilt».
13. – Sur l'ensemble des écrits historiques de l'auteur, cg. L'ouvrage bien documenté de Bernd W. Seiler, *Die historischen dichtungen Georg Heyms*, Wilhelm Fink Verlag, 1972.
14. – *Dichtungen und Schriften*, Bd. 3, p. 124 : «Georg Büchner erhalten und einen neuen Gott zu Grabbe auf den Altar gestellt».
15. – D^r Gurnemanz, *Die Greuel der französischen Revolution. Eine Skizze*, Warnsdorf, 1899/1900 (Volksaufklärung. Kleine Handbibliothek zur Lehr und Wehr für Freunde der Wahrheit. Hrsg. von K. Herdach. Nr. 17).
16. – Mignet François Auguste, *Geschichte der französischen Revolution, 1789-1814*, Deutsch von F. Köhler, Leipzig, 1895.
17. – Cf. en particulier les formules : «Man hört der Kinder frohes Lachen gellen, / Die ihre Mütter aus der Menge hoben» ou «Man kitzelt ihn am Bein. Er merkt es nicht».
18. – Cf. Bernd W. Seiler, *op. cit.*, p. 121.
19. – «Vom Sturmgeläut der Freiheit aufgerufen» (I, 47) et «Die Märzgefallenen» (I, 48).
20. – Dans le choix de cette époque, il est plausible que Heym ait été influencé par *Der Demokrat* car cette revue avait consacré à l'époque un numéro aux combattants de mars 1848, reproduisant notamment des poèmes de Hoffmann von Fallersleben et Freiligrath.
21. – Kropotkin Peter, *Die französische Revolution, 1789-1793*, Deutsch von Gustav Landauer, Leipzig 1909. La nouvelle de Heym figure en tête du deuxième volume des *Dichtungen und Schriften*.
22. – Cf. l'analyse des champs sémantiques de « Sonne » et de « Revolution » in Kurt Mautz, *Mythologie und Gesellschaft im Expressionismus. Die Dichtung Georg Heyms*, Frankfurt / Bonn, 1961, p. 270 s.
23. – Mann Heinrich, *Der Untertan*, Aufbau-Verlag, p. 50 s.

RÉSUMÉS

Il ressort des écrits de G. Heym inspirés par la Révolution française qu'il trouvait dans ce matériau brut des éléments lui permettant d'objectiver une donnée majeure de sa personnalité : l'oscillation entre une conception fataliste de l'existence et des accès d'exaltation aussi brefs qu'intenses. Si le fatalisme – renforcé notamment par la lecture de *La Mort de Danton* de Büchner – et les images macabres sont omniprésents dans une première phase (cf. les sonnets qui ont pour

thème les exécutions de Louis XVI, de Danton et de Robespierre), une vision plus positive s'amorce en juin 1910 avec le sonnet intitulé « Bastille » et débouche sur le *mythe* de la révolution rédemptrice. Pourtant, l'essentiel reste à ses yeux l'*émotion intense* qu'elle procure à ses acteurs, l'«utopie» au sens que lui donne G. Landauer, et non les enjeux politiques qui la justifient.

Es geht aus den Schriften G. Heyms, die die französische Revolution zum Gegenstand haben, hervor, daß er in diesem «Material» Elemente fand, die ihm die Objektivierung seiner Persönlichkeitsstruktur ermöglichten : des ständigen Schwankens zwischen einer fatalistischen Lebensauffassung und kurzen Begeisterungsanfällen. Ist in einer ersten Phase der Fatalismus, den die Lektüre von Büchners *Dantons Tod* noch verstärkte, überall gegenwärtig — u.a. in den Sonetten, die die Hinrichtungen Ludwig des XVI., Dantons und Robespierres behandeln —, so setzt im Juni 1910 mit dem «Bastille» überschriebenen Sonett eine positivere Auffassung ein, die bald in einen *Mythos* der heilbringenden Revolution mündet. Dabei aber bleibt in Heyms Schriften die *Intensität* des Erlebens, die «Utopie» im Landauerschen Sinne, das Ausschlaggebende, und nicht das eigentlich Politische.

AUTEUR

MAURICE GODÉ

Université Paul Valéry, Montpellier